

Thriller

Guillaume Audru

Les ombres
innocentes



Editions du Caiman

Ça crie.

Ça hurle.

On l'entend venir de loin.

Un vrombissement qui parcourt ce couloir longiligne et fade.

Hélène Roussillon soupire. D'un geste rageur, elle balance son crayon sur son bureau. Depuis qu'elle a commencé sa journée, il y a à peine deux heures, c'est la cinquième fois qu'elle la dérange. Elle sait d'avance qu'aucune infirmière ou aide-soignante ne fera l'effort d'intervenir. Un soutien proche du zéro. Elle lui ont laissé *ce cas particulier*.

Lucie. Elle est arrivée à la Clinique psychiatrique des Dômes il y a une dizaine d'années. On ne sait plus exactement quand, ni pourquoi et encore moins comment. Un numéro parmi tant d'autres. Tout le monde ou presque voudrait l'ignorer mais elle s'est inscrite de façon indélébile dans la mémoire des employés. Au début, le personnel s'est intéressé à ses crises vociférantes de laceration. Ses propos hurlés et décousus. Tout y passe : les jambes, les bras, le visage, le ventre. Lucie s'attarde aussi sur son vagin devenu un carrefour de souffrances. Pendant cinq minutes ou une heure. La colère ignore le temps et la douleur.

Puis les soignants se sont habitués et se sont concentrés sur d'autres cas plus faciles à gérer, moins éprouvants. Ils ont même cherché à oublier le son de sa

voix quand elle tente de s'exprimer. Malgré l'avis de ses collègues, Hélène persiste, s'entête sur ce cas présenté comme irrécupérable. Quotidiennement. Fait preuve d'empathie, discute tant bien que mal avec sa patiente, administre à contrecœur le traitement sous sédatif. Et parvient, patiemment, à l'apaiser. Son sacerdoce.

Mais, aujourd'hui, l'aide-soignante est fatiguée. Elle a terminé harassée sa journée d'hier. Lucie a sollicité son aide à seize reprises.

Un œil dans le couloir. Celui-ci est vide, comme si tout le personnel s'était planqué à l'appel de Lucie. Le bruit agaçant des sabots en plastique obligatoires ne résonne plus sur le lino. Aucun patient n'est autorisé à se promener, même accompagné, durant la matinée, essentiellement consacrée aux soins. Corridor vide. Hélène fulmine. Derrière les portes entrouvertes, elle devine des conversations. Des messes basses, probablement à son sujet. L'aide-soignante a cessé de s'en préoccuper depuis longtemps et accélère la cadence sous le regard habitué des caméras de surveillance. Sans courir toutefois, ses collègues en seraient trop heureuses. Accompagnant le rythme de sa marche, ses semelles crissent sur le linoléum. Fixant droit son objectif, elle ne prend plus la peine de contempler les cadres accrochés aux murs et sensés donner un minimum de gaieté au lieu.

Le cœur battant à tout rompre, Hélène parvient à la porte. Les cris ont diminué d'intensité. Elle insère la clé dans la serrure et tourne. Déclat. Derrière le panneau de métal, elle ne sait pas ce qu'elle peut y trouver. La veille, l'aide-soignante a dû changer l'intégralité de la literie, tant celle-ci était imbibée de sang.

Une fois la porte fermée afin de préserver l'intimité de sa patiente, Héléna constate qu'une fois de plus, les sangles ont été détachées alors qu'elle a pris soin, il y a encore une demi-heure, de veiller à ce que celles-ci soient bien en place. Le matériel est devenu hors d'usage. Le budget de fonctionnement voté par le conseil d'administration concerne plutôt l'aménagement des bureaux où les stratégies sont décidées.

Lucie est affalée sur le lit. Les yeux rougis par les pleurs incessants. Elle est nue. Sa peau mate dessine une tache sur le blanc immaculé de la chambre. En lambeaux, son pyjama gît sur le sol. Son visage est violemment contracté. Ses bras et ses jambes ont viré au cramoisi à force d'avoir été labourés. Sa main droite est posée sur son cou comme si elle cherchait à s'étrangler. Sa bouche cherche désespérément à capter l'air ambiant. Une énième crise de spasmophilie.

Héléna évalue rapidement la situation, s'assied à ses côtés et tente de redresser le corps de sa patiente. Lucie se débat timidement et, réalisant enfin la présence de l'aide-soignante, cesse brusquement tout mouvement. Seules ses larmes dévalent sur son visage.

Après chaque crise, Héléna met en place un rituel bien établi. Pas de neuroleptique. Aucun psychotrope, bien que le contraire soit inscrit dans le dossier de Lucie. Pour commencer, elle lui cajole la tête et lui caresse les cheveux. Sous l'effet des mains expertes de l'aide-soignante, Lucie semble s'apaiser. Elle reprend enfin son souffle et glisse un regard suppliant vers la seule personne qui manifeste encore de l'intérêt pour elle.

Une crise de plus, se dit Héléna.